

## Quelques réflexions sur l'expérience américaine et internationale

A l'été 1999, lorsque j'appris que j'allais partir pour le Kansas, je ne connaissais rien de la région. Après avoir glané quelques renseignements çà et là, je conclus que le Kansas était très plat, qu'il y avait des tornades et que c'était là que Dorothée se faisait emporter par le vent dans *Le Magicien d'Oz*. A moi donc d'être la nouvelle Dorothée, de m'équiper pour affronter un monde imaginaire que d'ailleurs personne ne connaissait. Aller au Kansas, ce n'est pas comme aller à New York ou à Los Angeles. Dans les quelques semaines qui précédèrent mon départ, je finis par trouver une méthode pour expliquer la situation du Kansas à tous les curieux qui voulaient absolument la connaître: regardez une carte des Etats-Unis, pointez le doigt exactement au milieu, et vous trouverez ce que vous cherchez. Mais je les soupçonne de ne pas avoir très bien cherché car encore maintenant, trois ans après mon retour, les gens continuent à me demander si j'ai apprécié mon séjour en Arkansas ou au Texas (on leur pardonnera leur erreur vu que ces deux états finissent également en <AS> et ne sont, finalement, pas si éloignés du Kansas).

A quinze heures de route de la mer par le sud et à douze heures de route par le nord de la "grande ville" la plus proche, Chicago, qu'est-ce que le Kansas pouvait bien avoir à offrir? Au Kansas, point de touristes. Il y a fort à parier que mon mari et mes parents ne se seraient jamais rendus au Kansas si je n'y avais pas résidé. Mais je crois aujourd'hui qu'ils ne sont pas mécontents de l'avoir fait. Il me suffit de me rappeler nos promenades dans la campagne au moment d'Halloween, les yeux écarquillés de mon petit frère devant les maisons aux teintes orangées décorées de milliers de citrouilles. Il me suffit de me remémorer notre entrée dans Chicago où des centaines de vaches multicolores trônaient sur les trottoirs, et notre premier plongeon dans le Lac Michigan, si vaste, qui pour nous n'était rien d'autre que la mer. Je me souviens des dizaines d'oiseaux et d'écureuils qui venaient picorer dans mon jardin qui ressemblait chaque jour à un dessin animé de Walt Disney. Je me souviens de la douceur des étés et de la mi-saison, des feuilles rousses qui jonchaient le sol, et du froid mordant des hivers.

L'enseignement au Kansas était un pur plaisir. Enseigner les rudiments d'une langue à un public enthousiaste est toujours très appréciable. Mais enseigner à des jeunes qui manifestaient une véritable curiosité à l'égard de mon pays et de ma culture le fut d'autant plus. Bien plus que d'enseigner la langue que je parle, j'ai eu l'impression, durant ces deux semestres, de m'enseigner moi pour ainsi dire, d'enseigner ma vie de française et de Parisienne à de jeunes Américains si avides de s'ouvrir à l'étranger.

J'enseigne aujourd'hui l'anglais à l'Université Paris III - Sorbonne Nouvelle. En arrivant dans le Département d'anglais pour y commencer leurs études supérieures, nos élèves font la connaissance de matières aussi complexes que la phonologie, l'analyse linguistique, l'art du thème et de la version, la littérature et ce condensé d'histoire que l'on nomme civilisation. Parmi toutes ces disciplines pointues, il est facile de leur faire perdre le sens de leurs études: l'appel, ou devrais-je dire, comme Antoine Berman, "l'épreuve de l'étranger."<sup>1</sup> Une enseignante anglaise invitée dans notre université à qui l'on présentait le cursus a fait cette remarque: "Who teaches them English?" Elle n'avait pas tort. Nous négligeons peut-être l'essentiel. Malgré tout, nos étudiants, tout comme leurs homologues américains, aiment la langue qu'ils apprennent et se lancent à corps perdu dans leurs études. Si nous ne leur apprenons pas ce que c'est que d'être Américain et de vivre de l'autre côté de l'Atlantique, ils vont le découvrir par eux-mêmes.

En effet, pour s'imprégner d'un pays, rien ne vaut le déplacement. J'ai été sur le terrain à deux reprises. Tout d'abord, en 1997-1998, en Irlande du Nord, à l'Université de Coleraine à environ deux heures de route de Belfast. C'était l'année du *Good Friday Agreement*, et j'ai gardé de bons souvenirs de cet événement historique et de l'enthousiasme qu'il a suscité. Dans la petite station balnéaire de Portstewart – où il y avait beaucoup plus de promeneurs que de baigneurs, cela va sans dire – j'étais loin de l'agitation politique de Belfast et j'appréciais les balades au bord de la mer, dans laquelle je ne me suis bien entendu jamais trempée sous peine d'en ressortir congelée. Le climat n'avait rien à voir avec celui du Kansas: il faisait plus ou moins mauvais en permanence. L'hiver, la nuit tombait à seize heures, et heureusement que les pubs du coin étaient là pour mettre de l'ambiance. Parfois les bourrasques de vent nous empêchaient pendant plusieurs minutes de franchir un coin de rue. Tout compte fait, en dépit des nombreux *T-storm warnings* apparus à la télévision à Lawrence, je crois avoir vécu plus de rafales de vent en Irlande qu'au Kansas! Début août, après avoir passé quelque temps chez des amis en Floride, mon mari et moi arrivâmes au Kansas. En ce jour

précis de chaleur étouffante, le ciel devint soudain totalement noir en plein après-midi et nous dûmes rester cloîtrés dans l'hôtel pour le reste de la journée. L'orage se faisait entendre de façon terrifiante. Je me suis demandée à cette époque si cela se reproduirait souvent, mais cela n'est plus jamais arrivé.

Notez que mon arrivée à Belfast sous une pluie battante n'avait pas été bien plus agréable. Pour raisons de sécurité, il n'y avait pas de vol direct entre Paris et l'Irlande du Nord: il fallait absolument passer par l'Angleterre. Arrivée à Manchester, je suis montée dans un coucou microscopique – je ne pouvais pas croire qu'une compagnie comme *British Airways* disposait de tels avions – pour rejoindre Belfast. Croyez-le ou non, je pouvais voir mes bagages (qui auraient dû se trouver en soute, mais je suppose que l'avion était trop petit...) fixés au mur par des sangles, juste derrière moi, là où se trouvait la kitchenette des hôtesses. A mon arrivée, j'ai bien sûr manqué le train pour Coleraine que j'avais prévu de prendre, et ai attendu près de quatre heures dans la gare trônant au milieu de toutes mes valises, sans pouvoir bouger de peur que l'on me dérobe quelque chose. Après avoir tant que bien que mal entassé tous mes bagages dans le train vétuste, qui n'était guère plus fringant que l'avion, j'ai passé près de deux heures à recevoir de l'eau sur la tête par le plafond troué et à entendre les branches craquer contre la carcasse de métal. A nos arrêts dans les petites gares, je posais toujours les yeux sur de charmants graffitis qui disaient "*Brits Out*" ou "*L'IRA vaincra*". Et pourtant, j'ai passé dans ce pays l'une des plus belles années de ma vie. La morale de ces histoires est qu'il ne faut surtout pas se fier à la première impression.

Au Kansas, il pleuvait peu. Mais il fallait subir quotidiennement les bourrasques glacées de l'air conditionné! Dur de s'adapter lorsqu'on est une Française, et de surcroît, très frileuse comme moi! En été, pour supporter le décalage thermique entre l'extérieur et l'intérieur, il fallait tout simplement s'armer d'une masse de gilets avant de pénétrer dans un building. Je me souviens de ma toute première séance de cinéma aux Etats-Unis. C'était dans le New Hampshire. J'y étais allée en short et en T-shirt, dehors il devait faire 35°C. Au bout de quelques minutes, la salle s'est emplies d'un air glacé et je n'avais rien d'autre que mon sac à main pour me recouvrir les jambes. Dès l'apparition du générique de fin, je me suis précipitée dehors. Je n'étais jamais sortie aussi vite d'une salle de cinéma.

Le voilà, notre fameux choc culturel. J'ai beaucoup parlé de ce que j'avais pu apprendre à mes élèves, mais j'ai omis de mentionner que j'ai

énormément appris au contact des étudiants irlandais comme américains. Je crois qu'en fin de compte, ils étaient tout aussi avides de se livrer que moi. Je peux dire à présent que toutes les personnes que j'ai rencontrées et fréquentées au cours de mes voyages m'ont appris quelque chose. Ce qu'il y a de plus formidable, c'est qu'à chaque fois, j'ai reçu autant que j'ai donné. Et c'est cela, au fond, la véritable expérience. C'est celle qui ouvre des horizons et qui nous donne un aperçu, par une porte entre ballée, des multiples vies possibles en ce monde et du goût qu'elles peuvent avoir. C'est cela, bien plus que les préoccupations nationalistes futiles, qui constitue notre identité.

**Université Paris III**

### **Note**

1. Berman, Antoine: *L'Epreuve de l'étranger: Culture et Traduction dans l'Allemagne Romantique*, Paris: Gallimard, 1984.